

que dites-vous de cette comparaison spontanée d'eux à nous, sitôt qu'il s'agit de science ou d'art ; que dites-vous de ce triste et rigide coup d'œil dardé d'un implacable courage sur leur ignorance ? Un peuple qui a de tels retours, une nation que hantent de telles mélancolies ; ce peuple-là, croyez-moi, ne restera pas longtemps sans mettre la main sur tous les progrès.

Cependant on descend à la débandade. La pente où nous voici n'offre pas les sévères beautés que nous présentait le versant de Collbató. Bientôt Monistrol, rangé le long de sa crête verte, plus blanc que le lait, avec ses toits qui posent sur des arceaux légers, apparaît comme une ville moresque.

Le Llobregat promène ses flots gonflés autour des vieux murs ; un large pont enjambe la ceinture d'argent ; il plante au fort du courant trois piliers solides. Près du chemin une eau vive tombe de la montagne en un fourré de lauriers-thyms ; les panicules éblouissants tremblent agités par le mouvement de l'air, tandis que des milliers de gouttelettes sautent et brillent, poussière humide qui couvre les grappes de sa limpidité. Sur la place, des enfants jolis et sales font résonner entre leurs dents blanches l'*r* espagnolé ; la *Venta*¹, un couvert où fraîchissent les *cantaras*, où les *azucarillos* s'élèvent en pyramide, nous invite ; et je fais ici réparation au blanc d'œuf : rien de frais, rien de restaurant comme ce morceau de sucre poreux et léger tout imprégné d'une eau glacée.

Ainsi nous attendons la diligence qui doit nous mener

¹ Espèce de buvette qui fournit au voyageur de l'eau toujours, du pain quelquefois, jamais de logement.

au *carroferri*. Elle viendra une fois ou l'autre ; quand ? personne n'en sait rien.

Les oisifs de Monistrol, groupés sur la place, roulent des cigarettes, nous regardent, nous saluent, et finalement on cause. Il y a là des hommes de poids, en culottes, en grosse veste, de bon raisonnement, qui en remontreraient au barbier de don Quichotte, voire au bachelier, voire au curé ; il y a des matrones qui se défient un peu de nous et qui passent vite ; il y a les gamines et les gamins que j'ai dit, curieux de physionomies nouvelles et fort amateurs de bonbons ; il y a deux jeunes hommes, grands, minces, figures de Maures, les traits fins, le nez un peu court, les lèvres cordonnées et rouges, la prunelle fauve, le blanc de l'œil légèrement azuré, la taille serrée dans une veste où brillent trois rangées de boutons d'argent ; une écharpe écarlate se noue autour de leur ceinture ; les blanches *alpargatas*, soigneusement ficelées de cordelettes bleues, dessinent leur pied petit et cambré ; ils portent le pantalon brodé d'une couture pourpre ; ils ont le gilet rayé de vives couleurs, à l'orientale ; les bouts tordus de la cravate s'enfoncent dans la chemise ; tous deux sont dignes, pleins d'élégance, avec le regard décidé et la parole brève.

De quoi l'on s'entretient ? du gouvernement, de la révolution.

Nous rencontrons ici, comme à la Jonquière, un problème qui nous laisse étonnés. Ces gens ont de l'énergie ; ni le cœur ne leur manque ni l'intelligence ne leur fait défaut ; leurs vues sont justes, leurs idées sortent claires ; ils aiment la patrie, leur courage a prouvé leur civisme ; or, l'intérêt public dont ils raisonnent volontiers reste pour eux, on le dirait, chose morte. Les uns comme les autres regardent en amateurs se dérouler devant eux les événements ; le

spectacle, semble-t-il, ne les concerne pas; ils en ont vu bien d'autres; ils s'attendent à tout, peut-être qu'ils n'attendent rien. Laisser faire, considérer d'un esprit stoïque les tours et retours de la fortune, étrangers à ses vicissitudes, blasés, insoucians, philosophes par ennui de tragédies tant de fois répétées, guéris d'espérances tant de fois déçues, hautains en fin de compte et dédaigneux des marionnettes qui s'agitent au bout des ficelles, tel est le rôle qu'ils ont adopté. Ou bien ce sont tout bonnement des *labradores* à qui la terre suffit, qui vivent de peu, demandent au soleil, reçoivent des doux loisirs leurs plus vives jouissances, et que la cigarette console d'un joug dont ils ne sentent point l'humiliation.

De la politique à la conscience il n'y a qu'un pas; nous voilà donc lancés dans les sujets religieux.

Que voulez-vous, par un chemin ou par l'autre, on y revient toujours; la grande voix céleste domine les vulgaires babils; sous la veste du Catalan, sous la blouse du Bourguignon, en Italie, en Espagne, en France, dès qu'un homme se rencontre et que cet homme sait penser, des problèmes le sollicitent et des questions l'oppressent : Dieu; demain ! on n'échappe point à cela.

Se dérober à de si nobles obsessions d'ailleurs serait une marque d'imbécillité. Pour ma part, j'espère tout d'un cœur qui ne se soustrait point à l'étreinte des graves pensées; l'âme épouvantée de pareilles rencontres est la seule dont je n'attende rien.

Eh bien, oui, nous avons parlé de notre foi; eh bien, oui, nous avons commis cet acte ridicule, la faute irrémissible aux yeux des gens d'esprit. Puritains à la face du monde et du Montserrat, nous avons manqué de goût; hélas ! c'est comme je vous le dis, et forfait à toutes les règles de l'élé-

gance, et nous avons donné ce qui nous est le plus cher au monde : notre bible ; voilà le grand mot lâché.

Si vous saviez de quel empressement ils l'ont reçue ! Ils lisaient à voix haute, ne s'interrompant guère que pour se regarder entre eux et murmurer : — *Bueno ! esto es la verdad*¹.

Au bout d'un moment, le plus âgé lève la tête : — Ce livre vient-il des moines ?

— Non.

Alors notre homme rassuré prend de nouveau le volume et relit d'un accent plus ferme ce qu'il avait déjà parcouru. Un groupe s'est formé, on écoute. C'est le monde en petit ; ceux-ci reçoivent avec avidité la révélation divine, ceux-là haussent les épaules et disent : Nous t'entendrons une autre fois ! tel avait applaudi du geste qui soudain prend peur et s'en va ; tel consent de l'intelligence, dont l'âme, qui ne s'intéresse point, regarde passer la religion comme les révolutions, distraite, amusée, résolue en ce seul fait de l'indifférence.

Cependant un valet d'écurie, pardonnez-moi d'introduire un si vulgaire personnage (un valet d'écurie, au surplus, c'est peut-être un homme), le valet d'écurie donc, grand discoureur, qui a fait le tour du globe, vu l'Amérique, vu l'Afrique, vu l'Asie, vu tout, partout, passe la main le long de sa moustache et jette dans la conférence le mot éternel du scepticisme : — A chaque pays sa religion !

Il le dit bonnement, sans malice. C'est commode ; cela dispense de chercher, de trouver surtout ; on s'endort là-dessus quand on meurt, et l'on se réveille (si l'on se réveille) où l'on peut.

¹ Bon ! ceci est la vérité.

Et remarquez-le, ce mot, négation absolue de la vérité, fournit du même coup un prétexte aux pires intolérances. Par le fait seul que le culte s'incorpore à la législation du pays, le culte devient un devoir civique. La conviction religieuse était le trésor, elle était la conquête des esprits qui l'avaient librement adoptée ; elle se transforme en un joug officiel qu'il faut subir, bon gré mal gré, sous peine d'être mauvais citoyen. De quel droit, dès lors, vous qui appartenez à un peuple différent, par conséquent à une croyance étrangère, venez-vous me proposer votre foi, c'est-à-dire une défection ? et de quel front, moi, chétif individu qui dois obéissance aux lois de mon pays, par conséquent à la conviction qu'il a décrétée, m'aviserais-je de quitter les rangs pour marcher sans chef, hors du bataillon, en rebelle, en déserteur ?

Ce qu'on fait aux déserteurs chez les peuples arriérés et logiques, vous le savez. Ceux-là le savent aussi qui naguère, dans la Péninsule même, condamnés aux galères, souffraient une longue, une mortelle prison¹ pour expier le crime d'avoir cru ce qu'ils croyaient, en dépit de la religion d'État.

Au fort de l'entretien, l'heure a sonné. Où est la diligence ? viendra-t-elle ? on l'ignore. Trente minutes nous restent pour gagner la station distante d'une lieue, et prendre le dernier train qui ne nous attendra pas. Sacs, plantes, boîte à couleurs, tout est enlevé ; une poignée de mains à nos amis ; on court ; près du but, la voiture qui arrive du Montserrat nous rattrape, le *Carroferri* fait le reste, et nous voilà.

¹ *Matamoros*, l'un de ces héros chrétiens, n'a survécu que de quelques mois à sa tardive libération.

12 avril 186..

Trêve aux réflexions; laissons-nous vivre et le monde tourner à son gré.

Une entreprise particulière va nous transporter à Tarragone. Quatre hommes tiennent en main l'attelage. Nos chevaux, la queue entortillée de cordons rouges, un flot de pompons sur la croupe, la crinière tressée de rubans et des grelots au cou, piaffent, crient, reniflent, se prennent dans les traits et ruent à qui mieux mieux. Coup de pied de *Brilloto* à *Torillo*, *Torillo* le rend à *Moriô* qui le repasse à *Molinéro*; la diligence tressaille et se met de la partie; le *máyor* s'est hissé sur son impériale, le *zagal* sur n'importe quoi : lâchez tout ! Nos hommes sautent en arrière, les cinq bêtes partent au galop par le beau milieu du marché, de la foule, des ânes, des mulets, des voitures, des corbeilles et des poteries. Le *zagal*, à bas dès le premier tour de roue, court, tire la queue de ses chevaux, joue du fouet, prend des pierres dans la sacoche qu'il porte sur le flanc, bondit à gauche, bondit à droite, attrape l'une ou l'autre de ses bêtes : — *Molinero, Molinero, Molinerôôô!* — C'est à *Molinero* que s'adresse tout, caresses, injures, cailloux et gourdinées : — *Mi pobre Molinero! Mi pobre Coronello*¹ ! — Belle position que celle de *Coronello*, mais dont je me soucierais peu si j'étais mule.

Enfin nous voilà hors de la ville, on respire. Les *Torre* passent grand train. Ce qui fait le charme avec le carac-

¹ *Mo* pauvre *Molinero*, mon pauvre *Coronello*.

tère de cette architecture des Maures, c'est le grand arceau plein d'air soudain découpé dans un mur sombre et nu, c'est cette opposition des fluidités et des clartés de l'atmosphère avec les solidités un peu massives des châteaux forts.

A chaque pas on rencontre des manières de Sancho Pança jambe de ci, jambe de là, sur leurs bourriques chargées d'outres, le plus vilain objet qu'on puisse voir. Ces peaux de boucs aux membres tronqués et ficelés, enflées comme si l'animal vivant encore était atteint d'hydropisie, ballottent des deux côtés de l'âne, toutes reluisantes d'huile ou de vin. D'autres roussins vont trottinant sous de plus poétiques fardeaux ; ceux-là portent des cruches de forme antique, pointues par le bas, enfoncées dans un plateau percé de trous et qui peut contenir six à huit jarres ; le cou de l'amphore, très-mince, va s'élargissant en deux becs ; il versera l'eau des fontaines aux *Alcarazas*¹ de la ménagère. J'ai vu sur les murs de Pompeïa ces mêmes vases avec le même profil.

Cependant les chevaux qui galopent font gaiement sonner la route sous leurs sabots ; nos yeux ne se rassassent ni des nopals ni des orangers. Figurez-vous une étendue vaste comme le désert, non moins abandonnée, et soignée mieux qu'un jardin. Le sol est amenuisé, de petits canaux l'arrosent, vous ne trouveriez pas une mauvaise herbe dans les blés. De loin en loin on distingue un homme courbé sur la terre, il sarcle son champ ; mais ce champ est un monde, et cette culture demeure un problème pour moi.

¹ Cruches.

Au surplus, les tièdeurs de l'atmosphère, cette figure arabe qu'ont les Torre, la végétation qui chauffe, me donnent des visions d'Égypte, et les balancements de notre *Delantera* des impressions de pèlerinage à chameau. C'est bien une de ces aurores du Levant pleine de lumière et de fraîcheur, comme si la terre s'éveillait pour la première fois au jour avec la poésie des mœurs nouvelles, de l'inconnu, du mystère, et ce sont bien ces oscillations tout à la fois incertaines et violentes contre lesquelles on n'a d'autre recours qu'une entière souplesse avec un parfait abandon.

Regarder, recevoir des empreintes, devenir une espèce de chambre obscure où chaque objet laisse en passant tomber sa vive image; s'imprégner de couleurs, de soleil et de belles formes, je vous assure qu'en ce moment il ne m'en faut pas plus.

Un des plaisirs de ce monde, au fait, c'est de respirer. Parfois, en un clair matin ou par un beau soir, ne vous êtes-vous pas arrêté de penser, arrêté de sentir, suspendant en vous toutes les facultés, hors celle d'aspirer largement l'air salubre des montagnes, l'air aux fraîches saveurs de l'Océan? Selon qu'elle est brumeuse ou limpide, âpre ou tiède, pesante ou légère, l'atmosphère porte notre âme, on le dirait, en des régions diverses. L'air est bien la source de notre existence; le corps ne s'y abreuve pas seul. Qui racontera la puissance des souffles du glacier, quelles énergies ils inspirent au cœur, et quelles défaillances l'atteignent, ce pauvre cœur, lorsqu'il lui faut battre dans les vapeurs malsaines d'un réduit des cités! Pour ma part, je bénis la munificence qui donne aux pauvres du jour et de l'eau; ce sont les aumônes royales, celles-là; on les trouve coûteuses, pas moi; lorsqu'il s'agit du droit de vivre, qui donc oserait calculer?

Mais je vous avais promis de ne songer à rien.

Tout justement, voici San Féliù. Chaque maison du bourg possède son vestibule, sorte de salle basse éclatante de blancheur où femmes et jeunes filles assises devant leur coussinet font sauter les fuseaux.

Quelque *Muchito*¹ les regarde, en veste brodée, en culotte de velours, comme dans la chanson, le genou nu, la jambe serrée de guêtres longues, aux pieds les *alpargatas*, cette classique chaussure qui fait souvenir des sandales. Dans le vestibule s'abrite la Tartane. Les oranges et les citrons se vendent par corbeillées. Comprenez-vous ce plaisir : manger des oranges comme chez nous on mangerait des pommes !

Molinero ne manque pas de fourrer son nez partout. A chaque ornière le zagal : — *Vello tè, vello tè*². — Rien de joli comme nos cinq étalons lancés au galop, à pleine carrière, dirigés par la voix encore plus que par le fouet ou les rênes, enivrés du carillon des clochettes, des cris du zagal, de bon air, du plaisir de courir, fiers, fous, et qui traversent les villages, et qui rencontrent charrettes, cavaliers et diligences, celle-ci, un monde attelé de neuf mules, zagal à califourchon sur la neuvième, ventre à terre, et n'accrochent rien, n'écrasent ni gens ni bêtes, ne versent pas une fois.

Aux descentes nos chevaux ralentissent le pas ; ils se rattrapent aux montées qu'ils franchissent d'un élan. Quand ils ont du courage et que la route est bonne, les honneurs pleuvent sur leur tête : — *Capitano!* crie le zagal : *Coronello! General!* — mais l'animal fait-il un écart,

¹ Garçon.

² Veille sur toi ! ou plutôt : *Veille-toi!* idiotisme qui marque mieux la vigilance.

quelque chemin ou fangeux ou démoli se rencontre-t-il, le pauvre *General*, précipité du haut des grandeurs, descend rapidement tous les grades, il n'a pas même la consolation de se maintenir dans l'armée, et le zagal à bout d'injures finit par lui jeter cette épithète : *Carbonero* ! dernier terme paraît-il de son indignation.

Nous avons traversé le Llobrègat ; une chaîne de montagnes s'avoisine, c'est la Sierra de Ordal ployée dans sa chape violette. Le terrain a des rougeurs d'ocre, on se sent au pays de lumière. Je ne sais trop ce que me dirait la vie dans une contrée où tout est couleur ; autant s'établir sur une palette ; les yeux et l'âme se fatigueraient à la longue de tant d'éclat ; c'est comme un orchestre qui du matin au soir jouerait à tout rompre la musique des maîtres. Un peu d'ombre, un peu de feuilles, voilà ce que demanderait bientôt mon esprit ébloui. Mais au vol, emporté d'une rapide allure dans cet incendie des tons embrasés, je vous assure que c'est merveilleux et qu'on en reste aux premiers enivremens.

La Sierra cependant a prolongé vers nous des collines mollement croisées ; les croupes se relèvent, toutes diverses ; celle-ci frangée de cascades et couverte d'oliviers, celle-là rayée de terrasses où la vigne reste morte encore, cette autre ombragée de pins qui jettent leurs troncs parmi les roches. Le grand pont du Lladomer étage dans la forêt ses deux rangs d'arches au profil romain ; là, bien perdus, sous ces bouffées qui sentent la résine, on marche gaiement, et là nous rencontrons une gitana, notre première bohémienne d'Espagne. Elle a des boucles d'oreilles d'une orfèvrerie fantasque ; ses yeux semblent des diamants au fond de la nuit ; elle tire après elle son enfant, garçon demi-nu, chevelure épaisse, crépue,

ébouriffée, les yeux comme sa mère ; tous deux tendent la main, prennent d'un air farouche et ne remercient pas.

Sur le plateau supérieur la nature s'est faite morne ; une route droite coupe l'étendue. Nous avons relayé ; des mules ont remplacé nos chevaux. L'une d'elles, *Majorquina*, la tête entortillée d'un capuchon, se dresse debout ; le dernier trait mis et la toile arrachée, *Majorquina* s'enlève des quatre jambes par-dessus les cordes, par-dessus le timon, d'avant, d'arrière : — *Majorqui ! Majorquina !* — Coups de fouet, coups de voix ! la bête enragée volerait plutôt que de toucher terre ; on se met trois, on se met quatre, on la saisit au risque de la vie, une grande *froustée !* la voilà partie, une fois dans la bonne voie elle y restera, espérons-le, sauf les écarts, et qu'elle se précipite en forcenée dans chacune des *Ventas* qui s'échelonnent devant nous. Aussi, dès que pointe à l'horizon l'une ou l'autre de ces petites cases rabattues vers le sol dont la chambre pauvre et nette offre au voyageur la gargoulette pleine d'eau fraîche avec les minces galettes arabes, dès qu'on voit dans le désert où nous emportent nos mules scintiller ce mur blanc ; d'un bond notre zagal sautant à terre : — *Majorqui, Majorquita ! Vellotè la casa !* — Un caillou à son adresse, *Majorqui* s'efface, évite le caillou, fait une poussée du côté de la *casa*, reçoit un moellon, et retourne à la vertu.

Rien là-haut, sinon quelques agavès perdus en ces altitudes et partout un cardon sauvage, vert bleu, dont le feuillage est découpé comme celui de l'acanthé.

Ce qu'on a de mieux à faire dans ces contrées mono-

¹ *Majorquine ! Veille-toi la maison.* — Le même idiotisme se retrouve dans le patois du canton de Vaud ; là aussi on, *se veille* un événement ou un objet avec lequel il faut compter.

tones, c'est de les quitter au plus vite. Le col franchi, nous descendons vers la plaine, laissant Arbos avec sa vieille église flanquée de deux tours. Nous traversons Vendrell, un bourg dont le clocher, massif par la base, délié vers le faite, jaillit du sol à la manière des campaniles italiens. Les pentes se sont adoucies, le terrain s'est attiédi; des cavaliers aux étriers moresques, fermés et larges, vont l'amble sur le chemin qui se couvre de jolies Catalanes en corset noir, la tête voilée du mouchoir blanc.

Mais là-bas, j'ai vu la mer. Sa ligne d'un bleu foncé vient d'apparaître; elle est radieuse, elle est sans bornes; ses vagues courent sur le sable en un frisson d'écume, des felouques glissent voiles ouvertes derrière les caroubiers, de belles branches tombent jusqu'à terre, les figuiers déploient leurs frondes, les grenadiers poussent leurs jets rouges, et dans cette paix, dans cette grandeur, dans cette lumière, l'arc de triomphe romain tout à coup découvert arrondit sa noble courbure. Puis, la Méditerranée, qui appuyait un trait d'azur par delà les lignes exactes du fronton, s'abaisse un peu; le monument grandit, il jette dans les airs son plein-cintre; la mer en coupe l'arc, tout étincelante, toute semée de voiles, de grandes ailes, de points lumineux, et sa fraîcheur arrive jusqu'à nous. Maintenant des aloès ont rangé des deux côtés leurs feuilles sculpturales; la route, fidèle à l'antique tracé, se déroule sous l'arche romaine; dans l'ombre, des oliviers qui ont gardé leur indépendance abandonnent au vent une libre chevelure, tandis que la population plus méridionale, beaux hommes au pantalon bleu, large et court, sous lequel flotte en le dépassant une tunique blanche, marchent d'un pas

alerte, la tête ceinte du mouchoir bariolé qui se noue sur leurs boucles frisées.

Et voici qu'en plein azur de mer, devant nous, un promontoire s'est allongé; il porte une ville baignée de lumière qui ressort toute noire sur la fournaise du couchant; c'est Tarragone. Voyez-vous, à notre droite, près du flot épandu sur la rive, voyez-vous le tombeau des Scipions?

Jamais héros n'en rêva de si fier. Une tour démantelée dont la forte base a résisté, une sorte de pilier massif, carré, puissant et opiniâtre, se lève seul dans ce tableau, seul dans ces clartés, en face de la Méditerranée, dans le silence, à l'écart, comme s'il lui fallait toute l'éternité pour songer aux choses passées. Deux figures de guerriers, les deux Scipions, les deux frères, le père et l'oncle du grand Scipion d'Afrique, statues en ronde bosse incrustées dans le mur, debout, l'attitude méditative, la tête appuyée sur la main, rongés par le temps mais dominateurs, inflexibles et maîtres, regardent. Des pins sont venus au hasard qui jettent leur ombre sur cette pierre. Dans le terrain vague des cistes ont ouvert leurs fleurs délicates qu'un matin voit naître et qu'un soir flétrit; l'asphodèle incline sous les haleines de la mer sa hampe flexible avec ses étoiles blanches, c'est une mélancolique, elle se plaît aux solitudes; le chamérops, le palmier-nain des régions africaines déploie çà et là son éventail; des lentisques roses croissent par touffes, le jonc à fleurs de lin balance sa tige svelte avec son étincelle bleue, et toujours, au travers des sourires, au travers des enlacements d'une nature si gracieuse dans sa beauté sauvage, toujours je retourne aux Scipions, pensifs et rêveurs devant cette mer qui les apporta sur le rivage où ils devaient mourir.

Et les lames venaient, une à une, comme ce soir, mouiller

la grève ; elles avaient ces bouillonnements, elles avaient ces soupirs, elles scintillaient des mêmes feux sous le même soleil à son déclin ; des voiles passaient sur ces limpidités ; ils entendaient ce que j'entends, les deux hommes de guerre, ce que je vois ils le voyaient, et la puissance romaine est morte, et voilà ce qu'ils contemplent : le flux des peuples ; et voilà ce qu'ils écoutent : le bruit des siècles qui tombent l'un après l'autre, et rien ne revient plus.

Quand on a quitté cela, un sceau de grandeur s'est empreint sur la pensée ; l'âme ne demeure point après ce qu'elle était avant. Ces deux Scipions, immobiles dans leur désert, en face de la mer sans bornes, au milieu des épanouissements d'une vie qui sans cesse renaît et sans cesse triomphe ; nulle histoire, nul livre, nulle éloquence ne vous dira ce que profèrent leurs lèvres muettes.

Tarragone continue de s'estomper sur une gloire pourpre ; des clartés l'ont envahie, le clocher seul de la cathédrale reste fortement ombré, tandis que les gréments des vaisseaux abrités au port hachent le ciel de leurs antennes, et que le môle hardiment campé jette sa ligne sombre sur les eaux qui ruissellent de feu.

A mesure que court notre attelage, péristyles à colonnettes, toits en terrasses, vieilles tourelles et vieux clochets sortent du massif. Un mur d'enceinte étreint la ville, une promenade en surplombe la couronne d'orangers et de cactus. Nous y entrons avec les beaux rayons du soir, nous y entrons avec les caballeros moustaches relevées, manteau soutenu du poing sur la hanche ; nous y entrons avec les senoras dont les yeux brillent sous la dentelle, avec les femmes du peuple, le jupon tout constellé de gros

boutons d'argent et leurs cheveux noirs reluisants sous le peigne de métal.

A cette heure, nous voici devant la cathédrale. Elle a ce front grave qui sied aux monuments religieux. Un portique roman, des saints de pierre leurs mains dévotement jointes sous un petit dais en éteignoir, quelques rosaces ouvragées comme si le burin d'un orfèvre y avait passé; ne lui demandez pas autre chose. Mais l'effet, d'autant plus puissant qu'il est plus sobre, ne s'oublie point.

Longtemps nous avons erré dans la nef d'une impressive nudité, belle seulement de sa grandeur et de ses faisceaux de colonnes lancées d'un seul jet vers les cieux; nous avons promené nos pas du retable en albâtre sculpté de la *Capilla major*¹ au vieux coffre de bois où repose le corps momifié du roi *don Jaime el Conquistador*; nous nous sommes arrêtés sous les arceaux délicats du cloître, et nos yeux ne se sont pas lassés de chercher haut dans les airs ces dômes suspendus, miracles de légèreté, bien plus artistiques isolés de la sorte au sein de l'austérité générale que perdus en un fouillis de ciselures et de richesses.

On chantait Ténèbres, une musique sérieuse, triste jusqu'à la mort, vraie musique d'église comme les Espagnols la savent faire. Ténèbres dites, les chanoines exécutent un étrange roulement sur le bois de leurs stalles; aussitôt des marteaux par centaines, dedans, dehors, frappent à coups redoublés; les *muchachos* entassés devant les portes s'escriment de leurs martinetes; parfois le sacristain, ce bizarre gardien des cathédrales espagnoles, plié dans sa gaine écarlate, fardé, poudré, les traits grimaçants sous la per-

¹ Grande chapelle.

ruque dont il secoue les boucles jaunes, sort, fait une charge à fond sur les gamins, ceux-ci de courir, on dirait un vol de moineaux en déroute, puis il rentre, et marteaux de taper plus énergiquement le portail.

Le sens d'une pareille coutume reste mystérieux dans le pays même où elle s'exerce. Selon les uns, ces coups tomberaient sur le dos des Juifs qui traînèrent Jésus devant Pilate ; d'après les autres, les marteaux frapperaient Judas qui vendit son Seigneur ; aucuns prétendent que tout ce tumulte est pour effrayer les démons accourus en foule, dès aujourd'hui, afin d'enlever les cloches au matin du Vendredi Saint, de les porter à Rome, et de les y faire bénir par le pape ; avouez que voilà des diabolins complaisants ! Les plus sages n'expliquent rien, et je crois leur version la bonne.

13 avril 186...

Mon ami, nous avons quitté hier au soir Tarragone.

Le *Carrofferril* ne marche qu'une fois par jour, il fallait atteindre Valence dont cinquante lieues à peu près nous séparaient ; on n'y entre pas le Vendredi Saint, tel est le bruit populaire, erroné cela va de soi ; tant ya que, prévenus avant qu'il fût trop tard, nous étions dans la station vers sept heures. Les gens du pays, de vrais Arabes, attendaient comme nous. Si vous saviez avec quel plaisir je retrouve ces tons mats qu'a bronzés le soleil d'Afrique, et cette belle gravité des races qui sentent leur noblesse, et ce costume oriental, une couverture épaisse, rayée d'écarlate ou d'azur, jetée à grands plis sur l'épaule, avec le



mouchoir, ce turban de Catalogne noué sur les cheveux, et ces larges pantalons blancs qui flottent, et toute cette ampleur si loin de nos vêtements étriqués, de notre sang appauvri, de nos airs malingres ou de notre dignité d'emprunt.

Nous voilà donc en route.

Le calme était ineffable ; la lune incarnate laissait tomber des gouttes de feu dans l'eau. Bientôt ces larmes embrasées qui s'allongeaient ont formé une colonne de lumière dont la base élargie est venue toucher le rivage. Immobile comme un globe incandescent sur son piédestal, l'astre semblait fixé dans l'éternelle sérénité des cieux. Et l'olivier jetait sa glauque dentelle au travers de cet éclat, les brises salées nous effleuraient, des parfums d'orangers erraient dans l'air, et ce mot : Espagne ! qui se chantait sur toutes sortes de mélodies, achevait d'idéaliser notre bonheur.

Car il n'a pas toujours des traits si poétiques, notre pauvre bonheur. Mon ami, bien souvent il vient à nous maussade, revêché et peu fait pour plaire. C'est un honnête homme qui vaut son pesant d'or ; des vertus, il en revendrait au besoin ; du charme, on ne lui en trouve guère. Bien emmitoufflé dans son paletot, le bonnet rabattu sur les oreilles, la bouche pincée, les sourcils froncés et le parapluie sous le bras, il vous attend au seuil de votre logis : — C'est moi ! — dit-il ; et par a plus b , il vous démontre ses mérites. Franchement, j'ai parfois envie de le mettre à la porte.

Ici, ah ! ici, sur cette plage enchantée, le voilà, mon jeune bonheur. Il porte au front la couronne d'orangers tout embaumée de chastes parfums, un manteau fait de l'azur des cieux et de la transparence des mers l'enve-

loppe de ses plis étoilés ; il a du soleil plein les yeux ; l'oubli des proses de la vie lui met aux lèvres un divin sourire ; il connaît la prière, les ardeurs de l'adoration le réchauffent ; la possession de ce qu'on aime, les doux regards échangés, l'immortelle tendresse lui font rayonner le visage. Celui-là, c'est le génie ailé qui vient me visiter une fois l'année, me tend sa main, et nous partons pour le pays où les citronniers fleurissent.

Hélas ! au moment où l'on rêvait si bien, il faut déguerpir. La voie ferrée s'interrompt en cet endroit. Chacun se précipite sur les diligences ; nous dans celle-ci qui file au galop, nos hommes dans l'autre qui suit comme elle peut. Où l'on nous mène ? nul ne s'en inquiète ; retrouver quelque autre bout de *Carrofferril* je pense : *Vamos con Dios !* Et jugez le plaisir, pour six dames qui ne craignent pas la fantaisie, de se sentir bel et bien abandonnées, en pleine Espagne, au train de six mules qui défient le vent !

Quand on en a ri et tremblé (sans cela où serait le charme), on s'endort. Cahotés, brouettés avec des inconnues et des inconnus ; sacs, valises, manteaux empilés jusqu'au faite, un vaisseau négrier sur terre, on court bride abattue par monts et par vaux.

Tortose ! la nuit est noire. On se secoue un peu ; on voit glisser des *hombres* ployés dans leur capa ; une autre ombre s'avance aux pâles clartés des lanternes, une voix se fait entendre :

— Êtes-vous là ?

— Certainement, nous y sommes. Mais avouez que si nous n'y étions pas, il serait un peu tard pour vous en apercevoir.

Un long bâillement nous répond seul; parlez-moi d'avoir des protecteurs!

Cependant les caballeros et les senoras de Tortose grimant aux échelles prennent d'assaut nos carrosses; l'impériale va fléchir, dedans on ne logerait pas une mouche.

— *Plateria, Cordovèse, ottà! Già, già, già!* — épouvantable bruit de ferrailles, sanglées de fouet, bêtes qui reculent et qui se débattent; les lanternes vacillent, le mayoral fait craquer son siège, le zagal s'est élancé, il se tient un pied en l'air, suspendu de la main aux courroies; nous courons sur le pont grandiose, trois marches échelonnées au milieu ne nous arrêtent point: saut, ressaut; ce qui coule là-dessous se nomme l'Èbre, des ondes gonflées, jaunâtres, et qu'elles nous diraient de choses si nous voulions écouter! Mais l'étouffement, les secousses, tous pilés d'avant en arrière, foulés d'arrière en avant, on n'entend rien, et traînés par les plaines, par les collines, aux cris du zagal, aux lueurs capricieuses des fanaux de l'impériale, nous continuons de songer. Là, dans cette auréole blanchâtre sautille la queue des mules avec ses fanfreluches; le fouet du mayoral, un serpent tantôt mince comme le cobra capello, tantôt dilaté comme le boa, y exécute des danses pyrrhiques; il y a de grandes formes, telle borne du chemin, tel tronc d'arbre ou telle mesure qui tout à coup apparaît sombre ou claire, puis s'évanouit, et le pantalon flottant du zagal agite en-dessous sa toile blanche qui semble une voile enflée à l'horizon.

Vers trois heures du matin on nous a jetés pêle-mêle dans les wagons. Chacun y cherche son bien, un peu d'air, un peu d'aise, avec quelque reste de sommeil.

Cependant la mer est venue nous rejoindre; pâle au

sortir des langueurs de la nuit, des brumes pèsent encore sur son sein qui palpite ; elle aura vite fait de les écarter. Près de nous fleurit l'aubépine. Voici Castillon de la Plana, voici Villa-Real. Les orangers, les vrais orangers à branches traînantes nous enveloppent ; jamais fer ne les toucha. Vigoureux, amples et rois chez eux, leurs boutons qui ont l'orient de la perle reluisent dans ces grandes verdure, leurs pommes d'or qui rayonnent parmi les feuilles font ployer l'arbre sous une tenture jaune comme le soleil, tandis qu'un dattier perçant le dôme va s'épanouir dans l'éther, et que les labradors promènent là-dessous leurs *mantas* écarlates avec leurs tuniques d'une éblouissante blancheur.

Un jeune officier, un Goth, quelque petit-fils d'Atolf, ou de Roderic, blond, la moustache fauve et les yeux bleus, vient d'entrer dans notre wagon ; il s'est assis auprès de ce docteur majorquin, notre compagnon depuis l'aurore, qui nous décrivait tout à l'heure les beautés de son pays, climat toujours égal, printemps de douze mois, et des forêts d'orangers si touffues et si sombres qu'on ne parvient pas à lire sous leur couvert où règne une éternelle nuit.

Le docteur explique à son voisin d'où nous sommes, pourquoi nos cris d'admiration à chaque bosquet de la Huerta. Le Goth secoue la tête, il ne lui souvient plus de son berceau glacé.

En France, disons-nous, les orangers habitent des caisses faites exprès pour eux, les plus grands mesurent quinze pieds à peine ; quand vient décembre on les met sous verre ; en revanche nous avons des montagnes qui tout l'été restent neigeuses, leurs glaces vives descendent au milieu des vergers et la rose des Alpes